

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

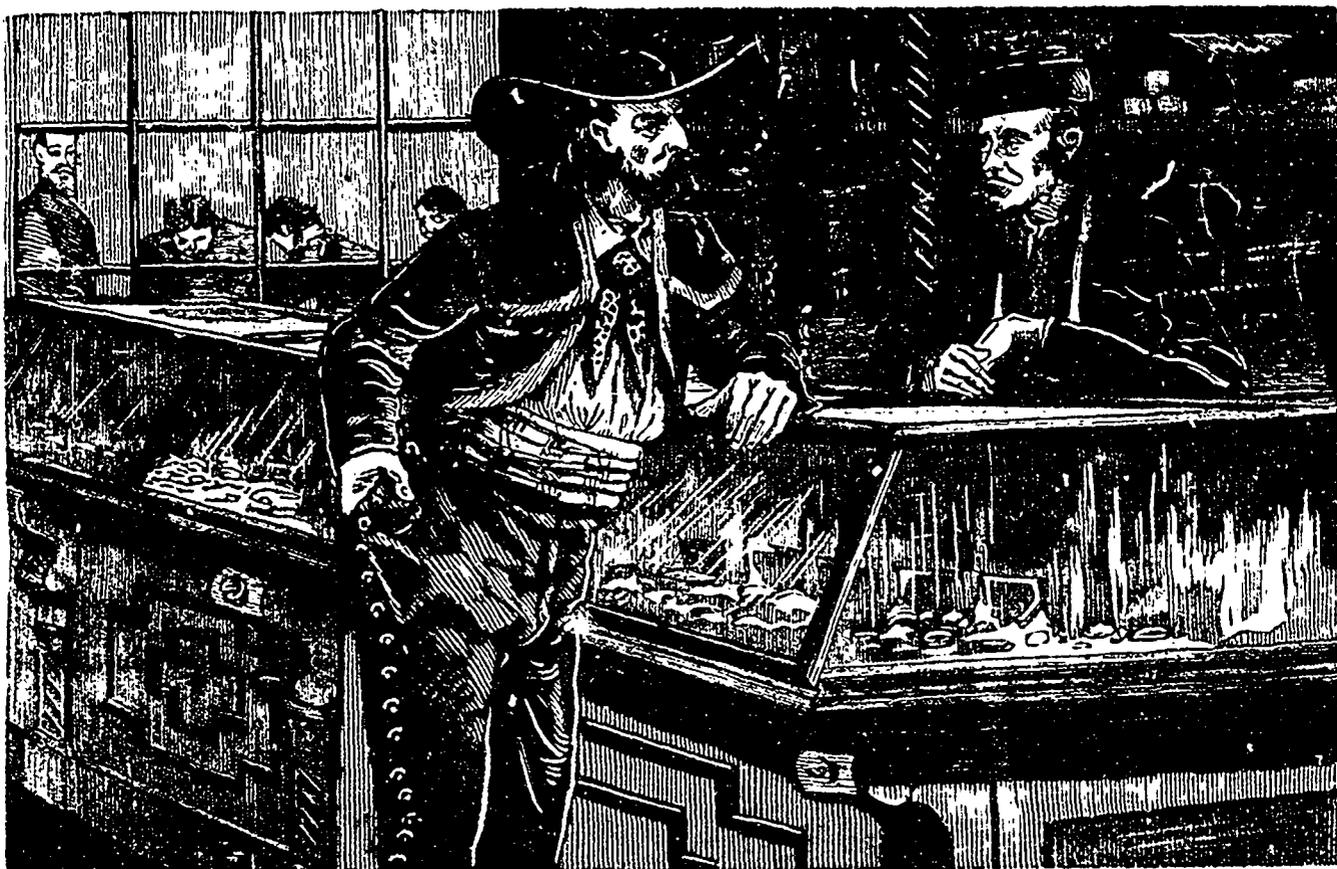
XII

— Oui, reprit le général avec une certaine animation, cela est préférable; en somme que voulions-nous? nous délivrer de ces bandits; donc nous avons réussi puisqu'ils ont abandonné la

nous-en là; laissons aux autres États le soin de les poursuivre, c'est maintenant leur affaire, cela ne nous regarde plus.

— Votre Excellence a mille fois raison, répondit l'Alcade, comme disent si bien les Français: à tout péché miséricorde, laissons-les aller se faire pendre ailleurs.

— C'est cela même, nous ne nous occuperons plus d'eux.



Où est ton maître? demanda le général.

Sonora; avez-vous entendu parler de quelque crime commis par eux depuis qu'ils ont quitté notre État?

— Non, Excellence, la Sonora jouit en ce moment d'un calme profond, dû évidemment à la bonne administration de Votre Excellence.

— Je fais du mieux que je puis, répondit le général avec modestie; ainsi plus de nouvelles des Cortacaminos?

— Non, Excellence, on commence même à les oublier, je n'entends plus parler d'eux.

— Alors notre but est atteint; nous les avons contraints à abandonner la Sonora, c'est une grande victoire pour nous, tenons-

— C'est entendu, oui, Excellence.

— Voilà qui est définitivement réglé; maintenant passons à don Luis Perez, le riche Platero, sur le compte duquel je vous ai demandé des renseignements; je vous avoue que j'ai conçu certains soupçons sur cet homme; lui si rangé, si sédentaire, depuis quelque temps son existence est complètement changée, il ne reste plus à Urès que pendant le jour; aussitôt que le soleil se couche, il ferme sa boutique et disparaît pour ne reparaitre que le lendemain matin; sa femme qui, autrefois, se tenait presque constamment derrière son comptoir, ne fait plus que de rares apparitions dans sa boutique, parfois même elle reste un jour et

même deux sans y revenir ; tout cela est louche . la vie d'un citoyen honnête doit être au grand jour, il est de mon devoir de surveiller les allures de cet homme ; il ne manque pas de mécontents, de gens toujours disposés à se plaindre de l'ordre établi et à comploter son renversement ; il est important que je sache à quoi m'en tenir le plus tôt possible.

— J'ai pris avec le plus grand soin et toute la prudence nécessaire les renseignements que m'a demandés Votre Excellence.

— Eh bien, qu'avez-vous appris ?

— Tout, Excellence.

— Tout ? il y a donc quelque chose ?

— Il y a toujours quelque chose, Excellence, ce n'est jamais sans motifs qu'un homme de la valeur de don Luis Perez change aussi complètement son existence.

— C'est ce que je me suis dit aussi, voilà pourquoi j'étais si inquiet.

— Quant à être inquiet, Excellence, je me permettrai de vous affirmer qu'il n'existe pas dans toute la manière d'agir de don Luis Perez le plus léger motif qui puisse motiver cette inquiétude.

— Mais vous m'avez dit vous-même, il n'y a qu'un instant, qu'il y avait quelque chose.

— Et je le répète, Excellence, mais ce quelque chose est essentiellement innocent et échappe complètement à toute censure ; je l'affirme à Votre Excellence.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Je vais avoir l'honneur de l'expliquer à Votre Excellence.

— Parlez, señor, je suis curieux d'apprendre les raisons qui ont motivé ce changement brusque chez un homme aussi sage ; je serais heureux surtout de voir s'effacer les soupçons presque injurieux, que j'ai conçus contre lui.

— J'espère que lorsque Votre Excellence m'auras entendu, elle n'en conservera plus un seul.

— Je le désire vivement ; jusqu'à ces derniers temps j'ai toujours professé une grande estime pour don Luis Perez.

— A tous égards il est digne de cette estime, Excellence.

— Voyons donc, je ne demande pas mieux que de la lui rendre.

— Le changement remarqué par Votre Excellence, date du 18 octobre, c'est-à-dire d'il y a deux mois ?

— C'est cela même.

— Ce jour-là était une grande fête pour don Luis Perez : il fêtait un double anniversaire, celui de son mariage et celui de la naissance de sa charmante femme.

— Charmante, en effet, continuez.

— Dona Mercedes accomplissait ce jour-là sa dix-huitième année.

— Mais c'est encore une enfant !

— A peu près, oui, Excellence. Don Luis avait réuni plusieurs amis intimes et parents, au nombre de dix, je crois.

— Précisément, j'ai remarqué que le jour dont vous parlez, sa boutique resta en effet fermée ; mais je n'ai aperçu aucune apparence de fête dans la maison qu'il habite.

— Parce que, Excellence, la fête ne se donnait pas à Urès, mais dans une campagne appartenant à don Luis.

— Don Luis possède une campagne ? s'écria le général avec une vive surprise.

— On le dit, Excellence, quant à moi je ne la connais pas.

— Ah ! ah ! et où est-elle située cette campagne, le savez-vous ?

— Je l'ignore, Excellence, je sais seulement qu'elle est située à six ou sept lieues d'Urès, voilà tout ; je n'ai pas cru devoir aller plus loin sur ce chapitre.

— Vous avez eu tort, señor, vous devriez le savoir.

— Oh ! le renseignement est facile à obtenir, et si vous le désirez...

— J'y tiens absolument.

— J'obéirai, Excellence, sous deux jours vous saurez où se trouve cette campagne.

— Continuez.

— Parmi les convives se trouvaient le père et la mère de dona Mercedes : ils avaient amené avec eux une cousine de la jeune femme, à peu près de son âge et avec laquelle elle a, paraît-il, été élevée.

— Cette cousine est-elle aussi jolie que dona Mercedes ? demanda vivement le général.

— Oh ! tant s'en faut qu'elle soit jolie, Excellence ; elle se nomme Carmen, c'est une petite boulotte, l'air effrontée, rougeaude, avec des taches de rousseur sur le visage, de gros pieds et de grosses mains.

— Pouvait-elle être laide chenille !

— Le fait est que si elle ressemble à ce portrait que l'on m'a fait d'elle, car je ne l'ai pas vue, elle doit être assez laide.

— Ce portrait doit être vrai, et même flatté, reprit le général avec une certaine animation : les hommes sont toujours portés à embellir plutôt qu'à enlaidir les femmes dont ils font le portrait.

— La remarque de Votre Excellence est parfaitement exacte ; bref, laide ou belle, toujours est-il que dona Mercedes aime beaucoup sa cousine ; qu'elle fut très heureuse de la voir arriver et qu'elle résolut de la garder le plus longtemps possible ; don Luis adore sa femme et naturellement fait tout ce qu'elle veut ; il fut donc convenu que dona Carmen ne s'en retournerait pas avec son oncle et sa tante, mais qu'elle resterait chez sa cousine tout le temps que cela lui conviendrait ; le lendemain les grands-parents partirent et la fillette resta. Mais alors on s'aperçut, ce dont on ne s'était pas avisé d'abord, que la maison d'Urès était bien petite et bien étroite pour y loger une troisième personne.

— Je comprends, s'écria le général en se frappant le front ; dona Mercedes resta à la campagne avec sa cousine.

— Et don Luis va les rejoindre tous les soirs, oui, Excellence, voilà tout le secret.

— Pauvre don Luis, et moi qui le soupçonnais ! Je suis heureux d'apprendre cela, ne vous occupez plus de cette affaire, señor don Guilhem, j'irai moi-même m'excuser auprès de don Luis, et je l'espère, nous rirons ensemble de mes sots soupçons.

Le général était radieux.

En effet, il ne pouvait apprendre une meilleure nouvelle.

Quant à don Guilhem d'Azagra, on voit que lorsqu'il le fallait, il savait dire les choses presque sans mentir et surtout sans se compromettre.

L'Alcade se leva.

— N'avez-vous rien de plus à me dire ? lui demanda le général.

— Je ne crois pas, Excellence.

— Alors à demain, señor Alcade Mayor !

— A demain, Excellence.

L'Alcade salua et se dirigea vers la porte, mais tout à coup il s'arrêta et revint sur ses pas en se frappant le front.

— Eh ! que vous arrive-t-il donc ? lui demanda le général en riant.

— Pardon, Excellence, j'avais complètement oublié !

— Quoi donc ?

— Oh ! une chose de médiocre importance en elle-même, mais dont pourtant j'aurais dû vous instruire.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Voici la chose en deux mots, Excellence ce matin, celle de l'Inquisition, deux « leperos » de la pire espèce se battaient au couteau à toute lame.

— Oh ! oh ! c'étaient des « guapos ! »

— Non, c'étaient tout simplement deux « gringos », parfaitement hérétiques.

— Des étrangers se battant au couteau ? Voilà qui est étonnant.

— J'ai su depuis que l'un était Belge et l'autre Prussien.

— Humph, oh ! deux « Pillos ! »

— Pires ; du moins leur costume semblent l'indiquer ; il paraît qu'ils n'étaient arrivés que depuis une heure à la « ciudad ».

— Vive Dios ! ils ne perdaient pas de temps, comment cela finit-il ?

— Le Prussien planta son couteau dans la poitrine du Belge et le tua raide.

— Bon débarras !

— Certes ; mais cependant, il y avait meurtre ; le Prussien fut arrêté par les alguaziles, et amené en ma présence. Je lui demandai son nom, il me regarda d'un air moqueur et il me répondit : je n'ai commis aucun crime, mon camarade m'a attaqué, je me suis défendu, je l'ai tué, tant pis pour lui ; c'est lui qui l'a voulu. — Je lui fit observer qu'il ne s'agissait pas de cela pour le moment ; que je lui demandait son nom, et qu'il devait me répondre. C'est bon, me dit-il alors, mon nom le voici. Je suis le numéro 227.

— Hein ! s'écria le général avec une émotion qu'il réussit difficilement à cacher, il vous a répondu...

— Qu'il était le numéro 227, oui, Excellence.

Le général réfléchissait.

L'Alcade continua :

— Je crus que cet homme se moquait de moi, alors je lui dit sévèrement : « Prenez garde à vos paroles. » Je ne veux pas vous offenser, me dit-il, je ne suis pas coupable, vous n'avez pas le droit de m'arrêter ; quant au nom que je vous donne, je n'en ai pas d'autre, dites seulement au gouverneur, le général de Tordesillas ce qui s'est passé, et que vous avez arrêté le numéro 227, vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Il a eu raison de vous répondre ainsi, dit le général avec bonhomie ; en somme, cet homme n'a fait que se défendre ; c'est un pauvre diable, d'une excellente famille de son pays, paraît-il, une espèce de maniaque.

— En effet, dit l'Alcade, il doit avoir quelque chose de dérangé dans la cervelle.

— J'ai des notes sur lui ; ces notes m'ont été remises par l'ambassadeur d'Allemagne à mon dernier voyage à Mexico, il m'a fort prié de le prendre sous ma protection si le hasard le conduisait dans mon gouvernement, et de le lui envoyer à Mexico, pour qu'il puisse le repatrier ; j'ai donné ma parole à l'ambassadeur ; puisque ce pauvre diable est ici et qu'il se réclame de moi, je lui tiendrai la parole que j'ai donnée.

— Ceci deplace complètement la question, et la met sous un autre point de vue, dit l'Alcade d'un air convaincu, bien qu'il ne crût pas une syllabe de l'histoire qu'il plaisait au général de lui

raconter ; les choses étant ainsi, Excellence, ce malheureux est digne de tout votre intérêt.

— Vous le pensez comme moi, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, Excellence.

— Vous dites qu'il est assez mal vêtu ?

— C'est à dire qu'il est à demi nu.

— Pauvre malheureux ! lui qui appartient à une si excellente famille.

— C'est navrant, dit l'Alcade.

— Nous ne pouvons pas le laisser ainsi.

— C'est de toute impossibilité.

— Il faut l'habiller décentement.

— Des pieds à la tête, car il n'a rien. Et d'abord lui faire prendre un bain.

— Voulez-vous me faire le plaisir de vous charger de tout cela, señor ?

— Je suis à vos ordres, Excellence.

— Je vous en saurai le plus grand gré.

— Excellence !... fit-il en s'inclinant.

Le général prit une vingtaine d'ouces dans un tiroir de la table, et les remettant à l'Alcade :

— Voici pour les premiers frais, dit-il, si cela ne suffit pas, vous ajouterez le nécessaire, je vous en tiendrai compte. L'ambassadeur d'Allemagne me renboursera.

— Rapportez-vous-en à moi pour que tout soit convenablement fait, Excellence.

— Oh ! j'ai en vous la plus grande confiance, cet homme ou est-il ?

— Dans mon bureau, Excellence, je n'ai pas voulu le faire conduire en prison avant de vous avoir vu.

— Vous avez bien fait, je n'oublierai pas cette preuve de tact.

— Vous me comblez, Excellence.

— Je me souviendrai en temps et lieu ; dès que notre homme sera dégrasé et habillé, envoyez-le-moi, je vous prie.

— Je n'y manquerai pas, Excellence.

— Au revoir, señor don Guilhem d'Azagra.

— Au revoir, Excellence.

Il salua respectueusement le général et sortit.

— Cet homme ne crois pas un mot de ce que je lui ai dit, murmura le général, il flaire un secret ; si je lui en laisse le temps, il est trop fin pour ne pas le découvrir, j'y veillerai.

De son côté, l'Alcade Mayor se disait tout en traversant le patio.

— Il y a quelque chose... mais quoi ? nous verrons, il faut jouer serré, sinon je suis un homme mort !

Tout deux s'étaient devinés.

Dès qu'il fut seul, le général se jeta sur un divan et alluma un cigare.

— Allons ! murmura-t-il, tout va bien ; je me suis assez bien tiré de tous ces embarras qui menaçaient de m'accrocher à chaque pas, la journée est bonne, j'ai eu tort de m'adresser à ces bandits de Cortacaminos ; ils sont plus forts que moi, quant à présent. Patience ! qui vivra verra. Sur ma foi ! c'est le démon qui m'envoie si à propos ce drôle, précisément au moment où je vais avoir si besoin de lui.

Il continua à s'entretenir ainsi avec lui-même jusqu'au moment où l'huissier entra ouvrit la porte en disant :

— Un caballero de la part du señor Alcade Mayor.

— Faites entrer, dit vivement le général.

L'homme annonçé entra, il avait jusqu'à un certain point réellement l'air d'un caballero.

— C'est donc vous, maître Peters Batt, lui dit le général dès que la porte se fut reformée, c'est donc vous qui à peine arrivé avez assassiné un homme ?

— Dame ! on fait ce qu'on peut, général, j'étais fait comme un voleur, et je ne savais comment parvenir jusqu'à vous, il me fallait bien trouver un moyen.

— Humph ! enfin !... maintenant essayez-vous sur cette chaise, nous avons à causer sérieusement.

— Je suis venu tout exprès pour cela, général, répondit-il en s'essayant, ainsi que l'y avait invité le général.

Alors ils causèrent.

### XIII

Il était quatre heures de l'après-dîner.

Depuis une demi-heure déjà les passants recommençaient à sillonner les rues de la ville d'Urès, depuis midi plongée dans une solitude complète ; la Siesta était finie, la cité endormie s'éveillait, de toutes parts les magasins se peuplaient d'acheteurs et promeneurs affluaient sous les Portales.

C'était comme une résurrection.

Oregano, mélancoliquement assis sur un tabouret, dans la boutique de son maître, regardait d'un air ennuyé défiler les nombreux passants allant les uns d'un pas rapide et affairé, les autres flânant, le cigare ou la cigarette aux dents, et dont quelques-uns s'arrêtaient avec admiration devant la devanture du riche Platero, riant entre eux et se communiquant leurs impressions à la vue de tant de richesses étalées devant leurs yeux.

Oregano souriait avec mépris, haussait les épaules et se détournait avec dédain.

En somme, il s'ennuyait prodigieusement.

Le pauvre diable n'était pas heureux depuis quelque temps.

Rien ne lui réussissait plus.

Son maître, sans pourtant lui adresser aucun reproche direct, et sans l'en avoir averti, l'avait fait descendre de la position intime et toute de confiance, que jusqu'à ces derniers temps il avait tant bien que mal occupée auprès de lui ; il l'avait remplacé par cet intrigant de Cuchillo, ce chien couchant de métier qui s'était, on ne sait comment, glissé dans les bonnes grâces du maître.

En un mot, Oregano, de valet de chambre de don Luis Perez, était descendu au poste infime de garçon de magasin et de palefrenier ; sa situation était d'autant plus désagréable qu'elle lui interdisait l'entrée des appartements, où jadis, en nettoyant et arrangeant, il trouvait toujours à glaner quelque objet d'une valeur relative, mais qui ne laissait pas que de lui constituer, après un certain temps, d'assez beaux bénéfices.

Lorsque don Luis quittait le magasin où dona Mercedes ne faisait plus que de très courtes et de très rares apparitions, c'était Oregano qu'il chargeait de garder la boutique et de répondre en son absence aux visiteurs.

Mais sa confiance en lui n'était qu'apparente ; les montres, garnies de glaces très épaisses défendues par un treillage très fort, étaient fermées par des serrures à secret, dont son maître portait toujours la clef sur lui ; il en était de même pour toutes les autres armoires.

De plus, et par surcroît de précautions, le fond du magasin avait une double porte vitrée au moyen de laquelle les ouvriers,

tout en travaillant dans l'atelier, pouvaient voir, sinon entendre, tout ce qui se passait dans la boutique.

Le pauvre Oregano endurait donc un vrai supplice de Tantale, au milieu de toutes ces richesses qu'il dévorait des yeux sans qu'il lui fût possible de les toucher seulement du bout du doigt.

Dernière et plus poignante humiliation, le soir, lorsque le magasin était fermé de façon à défier les plus fins « raters » de toute la Sonora, et Dieu sait si les voleurs de toutes catégories abondent dans ce pays aimé du soleil ! Oregano, au lieu de la gentille chambre qu'il avait pendant si longtemps occupée dans l'appartement même de son maître, était relégué dans un affreux galotas, loué tout exprès par don Luis pour lui ; son maître ne le nourrissait plus ; la marante était définitivement renversée ; au lieu de ces morceaux choisis dont il était si friand et qu'il dérobaient si adroitement à la Pascuala, il était réduit à vivre avec les cinq réaux que chaque soir lui remettait son maître, à cet effet, avant que de partir pour la campagne.

Il y avait de quoi enrager, aussi le pauvre Oregano enrageait-il.

Mais il n'osait se plaindre de peur de perdre tout.

En effet, l'ouvrage qu'il avait à faire se réduisait presque à rien, et pour cela, en sus des cinq réaux alloués pour sa nourriture, son maître lui donnait chaque mois une once d'or ; ce qui était de beaux appointements, que bien d'autres beaucoup plus méritants que lui étaient loin de recevoir pour des travaux bien autrement fatigants ; il aurait même pu, s'il avait voulu, faire des économies et mettre de l'argent de côté ; d'autant plus qu'il fallait ajouter à ses gages, déjà très raisonnables, huit ou dix piastres de pourboires qu'il recevait chaque mois.

Mais malheureusement pour lui, Oregano avait des vices, il en avait même beaucoup ; ces vices, il les entretenait largement, et cela de telle sorte, qu'au lieu de mettre de l'argent de côté, le pauvre diable était cousu de dettes, et de dettes criardes, les pires de toutes.

Jadis, il réussissait, tant bien que mal, à satisfaire peu ou prou ses créanciers et à leur fermer la bouche ; mais maintenant cela ne lui était plus possible ; de sorte que certaines rues mal famées de la capitale Sonorienne lui étaient interdites sous peine de se faire assommer par ses impatients créanciers s'il avait osé se risquer dans leurs environs ; ce que, du reste, il se gardait bien de faire ; car, nous l'avons dit déjà, Oregano comme le bon Panurge, craignait naturellement les coups ; il était tout le contraire d'un homme courageux.

En fait de poltronnerie, il aurait rendu des points aux lièvres, qui cependant jouissent à cet égard d'une réputation assez bien établie.

Sans qu'il en eût jamais deviné les véritables motifs, tous les malheurs du pauvre diable dataient du lendemain du jour où don Luis avait fêté le double anniversaire de dona Mercedes à sa maison de campagne.

À partir de ce jour, l'appartement jusque-là occupé par les deux époux au-dessus du magasin, avait été abandonné pour le Rincon, où ils s'étaient définitivement fixés avec deux de leurs domestiques, la Pascuala et Cuchillo.

Quant à Oregano, il n'avait plus reparu au Rincon, où jusque-là, chaque samedi soir, il accompagnait son maître et sa maîtresse et restait avec eux jusqu'au lundi matin.

Un jour, Oregano avait essayé, sous prétexte d'une lettre arrivée une heure environ après le départ de son maître pour la

campagne, de se rendre au Rincon, afin de découvrir les motifs secrets de cet injuste ostracisme dont il avait été frappé.

Il mit la lettre dans sa poche, monta à cheval et partit pour se rendre à la campagne; mais, à peine était-il à moitié route, qu'il se rencontra face à face avec don Luis Pérez.

Le Platero s'était souvent, en arrivant à la campagne, qu'une lettre très importante qu'il attendait ne lui avait pas été remise par Oregano; supposant que celui-ci l'avait oublié, et ayant un sérieux intérêt à en savoir tout de suite le contenu, au lieu de franchir la grille, il dit à Patrioio Casal qu'on ne l'attendait pas avant une heure, parce qu'il était contraint de retourner à Urès, et il avait aussitôt tourné bride.

Oregano fut d'abord tout interloqué à la vue de son maître qu'il ne s'attendait nullement à rencontrer ainsi; cependant il eut le temps de se remettre de sa surprise, soigna une grande joie de revoir don Luis et lui remit la lettre.

Le Platero le remercia, le félicita de son zèle, et après avoir mis la lettre dans sa poche, il dit à son zélé serviteur :

— C'est très bien, mon ami ! mais souvenez-vous de ceci dès que mon magasin est fermé, je ne veux plus entendre parler d'affaires, sous quelque prétexte que ce soit, je ne veux pas être cannyé à la campagne et poursuivi par les choses de mon commerce; je tiens à me reposer de toutes mes tribulations d'affaires; à l'avenir, quelques lettres que vous receviez en mon absence, vous les garderez jusqu'à mon retour, quand même le feu prendrait dans ma maison, je prétends ne pas être dérangé; c'est bien entendu, vous resterez à Urès, si j'étais obligé de vous faire une seconde fois cette recommandation, je serais contraint de vous mettre à la porte; c'est bien compris, n'est-ce pas ?

— J'avais cru, señor..., dit-il avec embarras.

— C'est parfait, interrompit don Luis un peu sèchement, je ne vous adresse pas de reproches; un mot suffit entre nous; si je vous laisse à Urès, c'est que cela me convient ainsi; maintenant, prenez ces deux piastres pour boire à ma santé, partez et ne recommencez plus !

Oregano secoua les oreilles, baissa le nez et se le tint pour dit.

— Qu'est-ce qu'il peut donc y avoir là-bas ? murmura-t-il entre ses dents, tout en revenant piteusement sur ses pas, et il ajoutait d'un air dépité : comment le savoir ?

Les choses étaient donc en cet état, le jour où nous le trouvons assis sur un équipal, triste et ennuyé, dans la boutique de son maître.

Don Luis était sorti pour livrer une parure de nocce impatiemment attendue.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et le général don Lope de Tordesillas entra dans la boutique en ordonnant aux deux aides de camp, dont il était accompagné, de l'attendre en se promenant sous les Portales.

Oregano se leva aussitôt et s'empressa respectueusement auprès de lui.

— Où est ton maître ? demanda le général.

— Il est sorti depuis une demi-heure, Excellence, répondit le valet.

— Humph ! rentrera-t-il bientôt ?

— Je l'ignore, Excellence.

— Humph ! très bien, prie la señora dona Mercedes de descendre, j'ai à causer avec elle.

Le valet ne bougea pas.

— M'as-tu entendu, drôle ? s'écria le général avec un geste d'irritation.

— Oui, Excellence, répondit-il d'une voix mielleuse.

— Alors, pourquoi ne m'obéis-tu pas ? allons décampe, drôle ! et ne m'oblige pas à te répéter une seconde fois cet ordre...

— C'est inutile, Excellence, la señora ne viendra pas.

— Comment, la señora ne viendra pas ?

— Non, Excellence.

— Et pourquoi cela, s'il te plaît ?

— Parce que la señora n'y est pas.

— Elle est absente, elle aussi ?

— Oui, Excellence.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite, drôle ?

— Dame ! Excellence, vous ne me l'avez pas demandé.

— Humph ! fit-il en lui lançant un regard de travers, où est elle ?

— Je ne sais pas, Excellence.

— Elle fait sans doute quelques visites par la ville ?

— Je ne crois pas, Excellence.

— Ah ça, parleras-tu, drôle au lieu de te faire ainsi arracher les paroles ?

— Je réponds à vos questions, Excellence.

— Humph ! rentrera-t-elle bientôt au moins ?

— Non, Excellence.

— Ah ! ah ! pourquoi donc ?

— Parce que, n'étant pas partie d'ici, ce n'est pas probable qu'elle y vienne.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Oregano s'inclina sans répondre.

— Très bien, reprit le général; je vois où le bât te blesse, approche un peu.

Le valet s'approcha.

Le général lui mit une poignée d'or dans la main.

— Là ! maintenant parle.

— Interrogez, répondit le valet en faisant disparaître l'or dans sa poche; seulement, prenez garde, Excellence, on nous voit et peut-être on nous entend.

— C'est bien, je parlerai bas.

— Ce sera prudent, reprit-il.

Alors ils causèrent.

Ils causèrent même très longtemps d'une voix très basse, et, pour ainsi dire, de bouche à oreille; la conversation était probablement fort intéressante, car le général écoutait avec la plus sérieuse attention ce que sans doute lui racontait Oregano; ne l'interrompant à de longs intervalles, que par des exclamations brèves, aussitôt réprimées; puis, lorsque le valet se tut, le général prit à son tour la parole.

Il parla pendant plus d'une demi-heure, sans que le valet l'interrompît une seule fois; finalement cette conversation se termina par ces mots accompagnés d'une lourde bourse d'or, qui passa des mains du général dans celles du valet, et de celles-ci dans ses poches profondes :

— Est-ce compris et convenu, dit le général ?

— Compris et convenu, Excellence.

— Si tu me trompes, souviens-toi que je te ferai écorcher vif.

Oregano frissonna.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

Qu'est-ce que tous les hommes, tous les femmes et tous les enfants font en même temps ?

Ils vieillissent.

## LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME.

### V

Lorsque Clodomir fut dans la rue, il fut très-mécontent tout d'abord de lui-même.

— Quel plaidoyer en faveur d'une femme que je connais à peine !... Suis-je donc un niais ?... Tous ces beaux jeunes gens se sont horriblement moqués de moi... avaient-ils raison ? peut-être bien, et cependant non, j'ai bien agi. Puis, cette jeune fille, je la connais. pendant deux ans, ne l'ai-je pas vue sage, laborieuse... Au fait, elle m'inspire un singulier intérêt... serais-je amoureux ? Quelle folie ! il ne me faudrait plus que cela. cela ne peut, cela ne doit pas être. Je ne puis seulement subvenir à mes besoins à moi. mes moyens ne me permettent donc pas... Et pourtant, si je suis au désespoir d'avoir été mis à la porte de mon ancien domicile, c'est à cause d'elle, uniquement... Je me dois de la prévenir des intentions de mon ami Max ; la mettre en garde... Oui, pour qu'elle se moque de moi, elle aussi !... Allons, décidément Max a raison, et ses amis aussi.

Si bien que, le soir arrivé, Clodomir se prouva à lui-même qu'il serait bon de se promener dans la rue de Lille, et qu'il passa la soirée à rôder dans les environs de son ancien domicile.

### VI

Le lendemain Max ne pouvait détacher sa pensée de la jeune fille, qu'un instant il avait aperçue à la petite fenêtre. Ses informations lui avaient appris ceci :

Elle se nommait Louise Blain, n'avait point de parents, vivait complètement seule, ne recevait personne et ne sortait que pour aller chercher ou reporter de l'ouvrage. elle était repri-seuse de dentelles.

Notre vicomte était loin d'être timide, et cependant un sentiment tout nouveau pour lui l'empêchait de se présenter chez la jeune fille.

Il passait, tout comme un tendre berger, ses journées entières au fond du jardin, assis sur le banc de gazon, épiant la fenêtre de Louise ; il écoutait avec ravissement sa voix gauche et sans méthode, mais harmonieuse et pure. Cette voix lui semblait plus belle que celle de toutes les cantatrices en vogue, et cependant elle ne chantait que des refrains populaires. écorchés chaque jour par des orgues de Barbarie

— Décidément, se dit Max, cet état de choses ne peut durer, il faut prendre un parti.

Le lendemain, un domestique se présentait chez Louise avec la lettre suivante, dont le laconisme était destiné à faire entrevoir bien des choses :

« Mademoiselle,

« Vous voir, c'est vous aimer ; je vous ai vue. D'un mot, vous pouvez me rendre le plus heureux des hommes ; ce mot, dites-le : « Votre » appartement est prêt, « votre » voiture attend à votre porte une réponse .

Louise replia la lettre après l'avoir lue :

— Cette lettre ne peut être pour moi dit elle, au domestique reprenez-la, vous vous trompez.

— Cependant, mademoiselle !...

La jeune fille ouvrit la porte d'un air significatif, le domestique s'inclina et sortit.

— Bien, se dit le vicomte, elle ne m'aura pas compris, ou elle aura cru que je me moquais d'elle ; le point le plus important est de la convaincre de la réalité de mes offres.

C'est pourquoi, dès le lendemain, Max entassa dans un magnifique corbeille tout ce qu'il put trouver de plus éblouissant : étoffes, dentelles, châles, bijoux.

Il y en avait pour une dizaine de mille francs, c'était tout ce que le vicomte avait pu se procurer d'argent comptant.

Le lendemain, en l'absence de Louise, le concierge de la maison, que quelque *leuis* avaient rendus d'une rare souplesse, introduisit dans la chambre de la jeune fille la magnifique corbeille.

Max guettait du jardin l'effet que produirait tout cet attirail de tentation.

— Elle se mettra certainement à la fenêtre, pensait-il, alors je paraîtrai.

Mais en vain il fuma un nombre infini de cigares sous les grands tilleuls, Louise ne parut pas.

Seulement son domestique vint le prévenir qu'on venait à lui apporter un volumineux paquet, c'était la corbeille.

Le vicomte fut stupéfié.

— Une femme jeune, admirablement belle, pauvre et vertueuse ! C'est un miracle, Clodomir avait raison, mais que faire ? car décidément je suis amoureux, comme un fou, de cette jeune fille.

Que faire ?... et le vicomte se creusait la tête pour inventer quelque chose de neuf ; en pareille matière ses ressources étaient à bout, ses moyens de séduction épuisés.

En peu de jours sa passion (c'était devenu une passion) prit d'énormes proportions.

Tout lui était devenu indifférent, il avait délaissé son club chéri, ne passait plus ses soirées à jouer quelque whist nerveux ou quelque bouillotte corsée.

Lui, l'homme à la mode, le viveur, le superbe insouciant, il en était, tout comme au sortir de sa philosophie, à se proposer les problèmes les plus saugrenus.

Il eût presque effeuillé des marguerites.

Peut-être eut-il rougi, si, mis en présence de Louise, il lui eût fallu lui parler.

Par une sorte d'intuition, il avait deviné le caractère de Louise ; il comprenait que la moindre démarche audacieuse le perdrait à tout jamais.

Désormais il passait sa vie au jardin ou dans les alentours de la demeure de Louise, espérant voir de loin sa taille svelte et gracieuse, puisqu'il ne pouvait plus la voir à la fenêtre.

Un soir pourtant, il la vit mettre à la hâte son chapeau et son châle ; il sortit en courant.

Il arriva trop tard, elle était partie.

— Au moins, je la verrai rentrer, dit-il.

Et pendant toute la soirée il resta en volette ; la pluie tomba en abondance, il ne quitta point son poste. Elle rentra enfin, mais si vite, qu'il la devina plutôt qu'il ne la vit ; il était trempé jusqu'aux os ; il retourna chez lui tout joyeux.

### VII

Pendant ce temps, le Pactole coulait chez Clodomir, c'était tous les bonheurs à la fois ; son père lui avait envoyé cinq cents francs, il avait réussi à faire représenter un drame au boulevard,

qui avait failli lui rapporter quaranté écus, enfin il était employé sérieusement dans un journal, pas méchant, mais assez « réel » pour lui compter cent cinquante francs par mois.

Clodomir avait une vraie chambre, un vrai lit ; il était mis avec grâce et distinction, et disait-il, faisait trois repas par jour pour rattrapper le temps perdu.

Mais, ô surprise ! Clodomir avait paru se rauger, il n'avait point convoqué le ban et l'arrière-ban de ses connaissances, ainsi qu'il le faisait en cas de bonne aubaine, à venir partager un pantagruélique repas.

Il avait même eu l'idée de songer à payer ses dettes.

— C'est l'effet de l'âge, se disait-il, je deviens bourgeois.

## VIII

Louise, nous devons le dire, s'était très-bien aperçue de l'amour de son voisin le vicomte. Tout d'abord, en refusant ses offres brillantes, elle avait agi sans arrière-pensées. Il l'oubliera demain, pensait-elle ; maintenant, la persistance étrange et la timidité du vicomte la surprenaient au possible.

Max, sans s'en douter le moins du monde, agissait avec la plus grande habileté ; il était loin d'être un grand grec en amour ; notre génération entend assez peu le sentiment que l'on a, depuis quelques années, réduit à la simplicité d'une affaire d'argent : Max, en offrant de l'or à pleines mains et des cachemires, avait cru prendre la grande route du cœur, il se trompait.

Son indécision le sauva. En restant dans l'inaction, se contentant d'une admiration passive mais obstinée, il était entré dans le vrai.

Louise, surprise d'abord, s'était bientôt indignée des démarches du vicomte. Peu à peu elle éprouva un charme secret, une douce habitude, que son inexpérience ne lui permettait pas de définir exactement, mais maintes fois, son cœur avait battu.

Qui eût résisté ?

Elle voyait ce jeune homme riche, noble, puissant à ses yeux, d'une hardiesse qui avait été jusqu'à l'insolence, passer maintenant des journées entières à épier le moment où il pourrait seulement l'entrevoir. Souvent elle quittait son métier pour venir le contempler en se dissimulant derrière le petit rideau de sa fenêtre. Elle lui trouvait un air de distinction et de douceur. Peu à peu elle cessa de se cacher et son sourire répondait à la muette extase de Max.

Un jour le vicomte se frappa le front, il venait de lui surgir une pensée.

Se défiant des domestiques, lui-même fut son ouvrier.

Il lia ensemble quatre ou cinq longues gaules, destinées à faire des tuteurs aux arbustes du jardin, muni de cet instrument, par une belle nuit d'été, après des peines inouïes et maint essai infructueux, il parvint à déposer un gros bouquet de roses sur la fenêtre de Louise.

O bonheur ! le lendemain, le bouquet de roses gracieusement disposé, s'épanouissait dans un grand vase de faïence bleue attaché à l'étroit rebord de la fenêtre.

Max était au comble de la joie.

Louise le remercia d'un gracieux sourire.

Désormais, chaque matin, sur sa fenêtre, elle trouvait un bouquet semblable. Puis un matin, en changeant les fleurs, elle laissa tomber celles du vase, Max les ramassa avec empressement et s'enfuit, plus joyeux qu'un fiancé de village avec un gros baiser.

Désormais Louise aimait le vicomte, toutes ses craintes

avaient disparu, elle se laissait aller sur cette douce pente, trouvant la vie plus facile, sans se demander jamais où la conduirait cet amour.

Un jour enfin, Max osa lui écrire.

Avec cette lettre, bien respectueuse cependant, toutes les craintes de la jeune fille disparurent. Une idée, terrible pour elle, surgissait sans cesse dans son esprit : serait-elle jamais la maîtresse de Max ?

Alors, elle se faisait une hideuse peinture de ce que la débauche offre de plus répugnant. Les pauvres filles qui n'ont ni père ni mère, ni parents ni amis pour les protéger et les défendre sont obligées de connaître le danger pour pouvoir le combattre ; pour elles, l'on n'a pas écarté tout ce qui pourrait tenir la virginité de leurs pensées, le vice grouille autour d'elles, effronté, cynique, ne respectant rien, ni jeunesse ni beauté, elles le coudoient tous les jours et savent au juste quel est le sort qui les attend un jour si elles succombent, les exemples sont là, sous leurs yeux.

Voilà pourquoi Louise était si fort épouvantée et pourquoi la lettre de Max lui ouvrit son propre cœur qu'elle n'avait osé jusque-là interroger.

Elle voulait fuir, quitter l'hôtel de Tressang...

Elle resta pourtant, mais se jurant bien de combattre cet amour, d'éviter Max, de fuir jusqu'à son regard, et certes, en se faisant cette promesse, elle était de bonne foi.

## IX

Les jours se passaient, Louise tenait inexorablement son serment.

Max était au désespoir.

Les plus belles fleurs du parterre se fanaient abandonnées sur la fenêtre, ou tombaient repoussées au pied de la muraille...

La voir était impossible. Un grand rideau masquait maintenant la fenêtre.

Nous devons dire pour être franc, que Louise souffrait autant que Max.

Un matin, Louise reçut une lettre dont elle crut reconnaître l'écriture.

— Je ne devrais pas la lire, pensait-elle.

Mais elle voulait bien savoir ce que pouvait contenir cette lettre : ensuite, qui le saura ? se dit-elle.

La lettre n'était pas de Max, elle était de l'ancien voisin de Louise, Clodomir.

« Mademoiselle,

« Hier encore j'étais trop pauvre pour faire la démarche que je fais aujourd'hui ; je vous aime, voulez-vous accepter ma main ?...

« Ma demande n'ayant rien que d'honorable, permettez-moi « devenir demain chercher la réponse. »

Cette lettre jeta Louise dans une profonde surprise. Quo faire ? accepter ; d'un mot, désormais, elle déjouait les tentatives de séduction de Max, si telles étaient ses intentions, et de plus sa solitude cessait, elle n'aurait plus cette crainte horrible de la vieillesse, de la maladie, de la misère...

Louise était la fille d'un entrepreneur nommé Blain.

Cet homme actif, laborieux, intelligent, avait acquis une certaine aisance, qui lui avait permis de donner quelque éducation à sa fille.

Un jour la faillite frauduleuse d'un fripon lui ouleva tout.

Le chagrin le prit, il mourut, laissant à sa veuve le soin de Louise, alors âgée de quinze ans, et les débris de son aisance passée.

Sa veuve ne lui survécut que trois ans.

A dix-huit ans, Louise resta donc seule; les frais de la maladie de sa mère une fois payés, elle ne possédait plus rien qu'un petit mobilier dont elle vendit une partie... Pour vivre elle avait son travail, quarante sous par jour en prenant sur ses nuits.

Et pour avenir, elle avait la misère, ou l'hospice.

Toute la journée Louise ne put travailler, la nuit se passa en incertitudes.

Oh! si Max lui avait écrit cette lettre... mais non, l'amour de Max ce serait le luxe, une existence dorée, mais la honte! la honte! puis il ne l'aimerait pas toujours, pas longtemps peut-être, et alors la solitude reviendrait, plus affreuse encore avec les remords.

## X

Enfin le lendemain arriva, l'idée de Louise durait toujours.

On frappa à sa porte.

— Mademoiselle, dit Clodomir, je viens reconnaître ma dette.

Le bohème était pâle et ému.

Louise fit un effort pour parler.

— Croyez, monsieur, à la grandeur de ma reconnaissance pour l'offre inespérée que vous avez daigné me faire. Mais, je ne dois, je ne puis... et des larmes arrivèrent à ses yeux.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que vous refusez.

— Monsieur, de grâce, croyez...

— Ah! s'écria Clodomir, orgueil stupide, fausse honte petite et misérable! pourquoi ai-je tardé? Je le sens, aujourd'hui vous en aimez un autre. Et comme Louise se taisait: Oui, j'en étais sûr, et moi, pourtant, depuis longtemps je vous aime. Mon offre est celle d'un honnête homme qui vous offre de partager ses heureux et ses mauvais jours, et l'autre!...

— Oh! monsieur, épargnez-moi!...

— Peut-être, mademoiselle, ai-je été trop brusque, trop pressant, peut-être voudriez-vous réfléchir?

— Non, monsieur, non, c'est désormais impossible, lui dit Louise, plus froide et plus pâle qu'un marbre, c'est impossible, reprit-elle plus bas, adieu...

— J'obéirai, mademoiselle, mais avant, et pardonnez ce que je vais vous dire... peut-être un cœur, un bras dévoué vous seront nécessaires... alors souvenez-vous de moi.

Et laissant une carte sur le bord du métier de Louise, il s'enfuit; les larmes le suffoquaient.

— Oh! s'écria-t-il, cette femme que j'aimais, dont je voulais faire une femme... elle est la maîtresse de Max, il en a fait son jouet dans un jour de caprice. Ah! je me vengerai.

Max, durant ce temps, assis sur un des bancs du jardin, avait aperçu Clodomir. Lui aussi, il crut deviner.

— Niais, cent fois niais, se dit-il, elle se joue de moi et je l'aime, je l'aime! alors ses poings se crispaient de colère, elle aime Clodomir, le vertueux défenseur de la vertu outragée.

Ils doivent bien rire de moi.

À cette idée, le vicomte furieux, courut chez Clodomir. Il entra dans l'appartement comme un fou. Le bohème venait de

rentrer. Tous deux se continent. Car à tous les deux la même idée leur vint de se précipiter sur l'autre.

— Clodomir, dit le vicomte, Louise est ta maîtresse, elle t'aime, tu l'as nié jadis, aujourd'hui je sais tout, et son geste était menaçant.

— Tiens, dit le bohème en jetant sur la table sa lettre que Louise lui avait rendu, lis, et vois lequel de nous deux...

— Jo te le jure, sur la mémoire de ma mère, dit Max, elle n'est pas ma maîtresse.

— Alors, écoute bien ceci. de cette fille j'ai voulu faire une femme, une fausse honte m'empêcha de l'avouer; depuis longtemps je l'aime, désormais elle ne peut être à toi qu'à la condition de l'épouser, elle ne sera jamais ta maîtresse, moi vivant.

Maintenant, adieu, en te trouvant sur ma route, tu as brisé le rêve le plus cher de ma vie.

Fais Louise heureuse et honorée, alors je puis être encore ton ami.

Max regagna l'hôtel tout pensif.

## XI

Ainsi, pour la première fois, dans l'esprit de Max, l'idée de Louise se trouva rapprochée de l'idée de mariage.

Le cœur du vicomte avait fait tant de chemin en moins de six mois que cette idée, qui autrefois lui eût semblé la plus bouffonne du monde, lui paraissait maintenant presque naturelle.

Il en était à peser les difficultés, à chercher un moyen de les vaincre.

Son plus grand embarras était de faire accepter son mariage par ses amis, par ses connaissances, à se sauver du ridicule, la seule chose vraiment redoutable.

— L'originalité me tirera de là, pensait-il, je m'afficherai autant que possible, ce sera un esclandre; mais, au bout de huit jours, personne n'en parlera plus. Maintenant on se marie plus que pour de l'argent, j'aurai pour moi les gens exaltés et les jeunes femmes sentimentales.

Quant à son père, le sévère comte de Tressang, Max ne doutait pas d'avoir son consentement, en lui présentant la chose d'une certaine façon.

Restaient encore quelques scrupules, quelques vieux préjugés, l'absence de Louise les dissipa tous.

Le vicomte se résolut donc à une grande démarche. Un beau jour il se présenta chez Louise:

— Mademoiselle, dit-il sans préambule, je viens vous demander si vous voulez être ma femme.

(À CONTINUER).

## " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois	
UN AN.....	\$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois:	
UN AN.....	\$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE	

Aux agents: 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1086, B. de P., Montréal.

17 rue Ste. Thérèse